

Un Conte de Noël

Miracle passé minuit

*24 décembre 2000, parvis de l'Église Notre Dame de R***, Entre un boeuf à barbe rousse suintant la bière et un âne paré d'un serre-tête aux longues oreilles déblatérant des blagues sur les blondes, je berce Sibylle saucissonnée dans un drap blanc. Elle hurle depuis dix minutes, et mes soupirs désespérés ne parviennent pas à avoir raison de sa mauvaise humeur. Pour cause : ces soupirs sont feints, et ma fille - aussi petite qu'elle soit - le perçoit. D'ailleurs, la moue de dépit que j'arbore depuis plus d'une heure en dit long sur le soutien que je lui apporte pour mener à bien sa révolte vocale.*

Histoire de pimente la scène, la paille sur laquelle nous sommes assis a ravivé mon rhume des foins et, à en juger par l'effusion de ses cris, ma fille doit souffrir du même mal. Je m'apprête à hurler ma colère de m'être fait embarquer dans cette galère lorsqu'un père Noël anachronique pointe son viseur sur nous. Me coupant dans mon élan révolutionnaire, il lève sa main gauche en l'air, crie « cerise » et dégaine son flash. « ça fera des souvenirs », glapit avec un enthousiasme démesuré le curé qui s'est emparé du costume de Joseph. « Comme si on avait envie de s'en souvenir ! », murmuré-je... C'est à peine si je parviens à me remémorer les raisons pour lesquelles ma mère a réussi à m'impliquer dans ce délire d'extrémistes pratiquants,

Ma mère était une drôle de pratiquante. Du style de celles qui se délectaient des ragots du dimanche, de celles qui auraient été incapables de commenter un seul sermon de Monsieur leur curé qu'elles passaient plus de temps à admirer qu'à écouter. Du style aussi de celles qui s'indignaient haut et fort à chaque blasphème sur le nom du Christ et qui sortaient un cierge à chaque fois qu'elles avaient une faveur à demander au Tout Puissant. Ce qui arrivait souvent. Est-il nécessaire de le préciser ? En d'autres termes, ma mère n'avait rien en commun avec ces croyants honnêtes qui n'ont pour attributs que leur discrétion et leur foi. Certes, elle était une Bible à elle seule. Mais celle de l'intolérance et du mépris du genre humain, qui n'avait jamais pu résister à la tentation et que, dès lors, Monsieur le curé rechignait à délivrer du mal. Sauf que sa foi et son titre l'y contraignaient. Pour les siècles et les siècles, qui plus est. Il était peu probable que l'Église s'en relevât indemne.

Mon père, agnostique pataud, se situait aux antipodes des croyances maternelles. Il ne mettait pas souvent les pieds dans les églises, mais le fait qu'il s'y rendît était un acte mûrement réfléchi. Tantôt pour saluer une

dernière fois un ami trop vite disparu, tantôt pour s'amuser d'un enfant de la famille qui faisait une promesse au Seigneur. Promesse que, selon mon paternel, cet enfant s'empresserait d'oublier, une fois arrivée la période faste de l'adolescence. Vous avez bien compris : la présence de mon père aux communions ne concernait en rien sa foi. Non, ce qui le faisait céder, c'était les plaintes interminables de ma mère s'il refusait de l'accompagner. Et, pour qui la connaissait un tant soit peu, l'acte de mon père apparaissait bel et bien mûrement réfléchi.

Moi, entre les deux, je ne me situais pas. Jusqu'au jour où...

Jusqu'au jour où je fus bannie de l'estime maternelle. J'avais trente-trois ans. Mon mari, épousé quelques années plus tôt avec le consentement divin et maternel (les deux n'étant pas forcément synonymes, vous l'aurez compris), venait de se faire la malle avec sa secrétaire. En somme, une rupture banale. Désespérément banale. Mais qui n'en fut pas moins pénible à endurer. Maxence avait trois ans et Sibylle deux mois et demi. Autrefois mère au foyer, je dus m'organiser pour assumer l'éducation des enfants et parvenir à assurer - plus élémentaire - leur subsistance.

Ce jour dont je parlais précédemment et cherchant désespérément une baby-sitter pour assurer ma nuit de garde, j'eus l'idée de demander de l'aide. Allez savoir pourquoi, dans un réflexe stupide et inconsideré, j'appelai ma mère. Elle n'avait pas encore été mise au courant de mon divorce. Ni de mon récent engagement dans cette boîte de téléphonerie rose. Craignant sa réaction, je l'évitais depuis plusieurs semaines. A coup sûr, je serais traitée comme une pestiférée. Dans les familles comme la mienne, ça ne se fait pas de se séparer. On ne quitte pas son mari, même si c'est lui qui vous quitte. A la limite, il aurait été préférable qu'il soit mort. Ce furent les mots de ma mère lorsque je lui appris la nouvelle. J'appréciai sa compassion. J'ose à peine évoquer sa réaction lorsqu'elle apprit que je réclamai sa présence pour assurer un boulot de nuit. Officiellement, j'étais téléphoniste. Je pense qu'officieusement ma mère craignît que je ne lui dise pas tout. Notez que, sur ce point au moins, elle n'avait pas tort. Pourtant, malgré ses présomptions, ma mère accepta de garder mes enfants.

En quittant la maison ce soir-là, je n'étais pas tranquille. Non parce que ma mère s'occupait de mes deux trésors... De ce côté-là, je lui accordais un tant soit peu de crédit : son éducation n'avait pas fait de moi une dégénérée, quoiqu'elle en pensât. Non, ce que je redoutais, c'était la suite. Il ne me paraissait pas concevable que ma mère acceptât le service sans coup férir. Cela cachait quelque chose. La riposte maternelle risquait d'être à la hauteur de cette faveur incommensurable.

Lorsque j'arrivai à la boîte, le patron en personne m'accueillit. Il m'attendait avec impatience. Pas tellement parce que j'étais son employée préférée. Disons que mon quart d'heure de retard expliquait davantage son regard teigneux et son apostrophe brutale : « magnez vos fesses. Vous n'êtes une diva, à ce que je sache. D'ailleurs vous n'en n'avez les qualités ni esthétiques, ni vocales. Vous croyez que nos clients vont vous attendre ? Si ce n'est pas vous, ce sera une autre. Ce retard sera retenu sur votre salaire ». Pour peu, on aurait cru que ce type en singlet qui transpirait la graisse était mon maquereau. Il en avait et les attitudes vulgaires, et le langage de mufle. Mais je n'avais rien de la prostituée : je me contentais de parler à des hommes très seuls, en les laissant fantasmer sur ma sensualité vocale. Et dès que la conversation prenait la tangente, j'étais priée de diriger le Monsieur vers le répondeur automatique. En somme, je n'étais qu'une simple téléphoniste, à cela près que mon téléphone était rose et que ce n'était pas moi qui harcelait les gens pour obtenir le droit de leur parler.

Quand Carlos me balança ces reproches à la figure parce que j'étais un quart d'heure en retard, je réprimai mon envie furieuse de lui retourner une paire de gifles. Il savait que j'avais deux mômes à nourrir et il balançait souvent la menace du licenciement devant mon nez pour me rappeler combien j'étais à sa merci. Je le haïssais, mais il avait au moins raison sur un point : j'étais à sa merci. Lorsqu'il fut hors de mon champ de vision, je lui passai la langue puérilement, l'assénai des pires noms d'oiseaux et enfilai mon casque. J'eus quelques secondes de répit avant que le téléphone se mette à sonner. Je pensai alors à Sibylle et Maxence. Puis, inévitablement à ma mère qui était auprès d'eux. Cette dernière pensée me souleva l'estomac : avec quelle autre bonne nouvelle m'attendrait-elle à mon retour ? Le téléphone sonna.

- Maya fleur de Lys, que puis-je pour vous ?
- T'es bonne, hein, dis-le que t'es bonne !
- Bien sûr, Monsieur. Et à qui ai-je l'honneur ?

Le type avait raccroché. Je restai perplexe derrière mon bureau. Encore un qui n'avait pas dû comprendre ce langage châtié. Une idée de Carlos : il disait que ça les excitait. Sauf que depuis que j'étais là, j'avais déjà perdu des tas de clients à cause de ses belles phrases. Je ne pense pas que les mecs qui passait leur temps sur des lignes roses usaient d'un langage châtié. Ni le comprenaient d'ailleurs. Mais Carlos était un homme de conviction. Et de toute façon, lui n'était pas payé au nombre de minutes. Notez que depuis que je travaillais là, je ne comprenais pas à quoi il était payé. A rien faire peut-être. Il devait être très riche.

Lorsque je repassai le seuil de la maison, la lumière du salon était allumée. Maman n'aurait-elle pas dormi ? Quant à moi, à part ce type qui m'avait raccroché au nez, je n'avais eu aucun client. Étrange à cette période de l'année. Mais quoiqu'il en était ainsi, j'avais demandé à Carlos si je pouvais prendre ma soirée demain. C'était le réveillon de Noël, le premier que je passerais seule avec mes enfants, leur père était en Laponie avec sa blonde, il n'y avait pas beaucoup de clients, les enfants espéraient passer cette soirée avec leur maman plutôt qu'avec une baby-sitter. Carlos resta de marbre tandis que je mettais tout mon cœur pour plaider ma cause. Lorsque j'eus terminé, il haussa les épaules, souffla comme un bœuf, ce qui fit tressaillir les bretelles de son singlet jauni par la transpiration tenace, et cracha ces quelques mots, entre deux borborygmes :

- M'en fous moi que t'aies des gosses. Noël c'est la plus grosse soirée de l'année. Si t'es pas là demain ça sert à rien de revenir. Et tu nous manqueras pas j'te rassure.

Lorsque je pointai mon nez dans le salon, Maman frota ses yeux. Elle était affalée dans le fauteuil, la télécommande de la télé sur le ventre, les jambes racrapotées sous une couverture. Elle ne me laissa pas le temps de lui expliquer pourquoi de ces yeux rougis. Mes états d'âme étaient le cadet de ses soucis. Malgré la fatigue qui se lisait sur tout son corps, elle dégaina plus vite que son ombre :

- Marie... J'ai bien réfléchi, je suis d'accord de garder les petits autant de fois que cela sera nécessaire...

Je m'apprêtais à lui sauter au cou, à l'embrasser, à lui crier tout cet amour que j'avais enfoui en moi depuis toutes ces années d'hypocrisie. Mais elle continua.

- Oui, autant de fois que cela sera nécessaire... Je ne te demande qu'une faveur, Marie.
- Laquelle ?, risquai-je (plus pour avoir droit au chapitre que parce que j'aspirai à savoir ce qu'elle avait manigancé pendant mon absence).
- M'accompagner à la messe de minuit avec les enfants demain soir... Ton père refuse de venir cette année. Il dit qu'il a mal au dos, et que les bancs de l'Église seraient pire qu'un chemin de croix. Je ne crois pas un mot de ses jérémiades, mais le médecin lui a donné raison. Je crois qu'il l'a acheté. Alors, tu penses, soutenu par la médecine, ton père ne cédera pas à mes pleurs. Par contre, toi, je crois qu'il serait

grand temps que tu y emmènes les enfants. D'ailleurs, j'ai téléphoné à Suzanne : elle accepte que Sibylle soit l'enfant Jésus dans la crèche vivante... Si on l'emmailote bien, on ne verra pas que c'est une fille. En argumentant, j'ai même pu obtenir que tu joues Marie. C'est merveilleux, non ? Tu vas enfin pouvoir racheter ta conduite... Les gens ne parleront plus dans notre dos. Tu pourras dresser fièrement la tête... Tu...

Ma mère continua de se justifier pendant de longues minutes, mais je ne l'entendais plus. En quelques mots, elle avait anéanti ma tendresse récemment ressuscitée. Je savais que si je lui annonçais que je travaillais demain, elle ne m'adresserait plus jamais la parole. Je savais aussi que si je refusais de participer à cette messe de minuit et d'incarner la Vierge Marie, le village entier me brûlerait sur la place publique à la première occasion. Alors j'avais accepté. Sans lui dire que je n'aurais plus de boulot. Sans lui dire que ça me permettrait enfin de passer du temps avec mes deux petits bouts et que c'était la seule raison qui me poussait à accepter. Sans lui dire non plus que mon pseudo-mac laisserait quatre-vingt messages insultants sur mon répondeur pour me signifier que j'étais virée.

Le père Noël a rangé son appareil, le curé Joseph nous libère officiellement de nos fonctions. Les gens massés autour du sapin sur la place du village ne m'accorent plus un regard. En l'espace de quelques secondes, je suis redevenue Marie. Marie l'impie. Celle qui trimbale ses bâtards dans les lieux saints sans respect aucun. Sauf que toutes ces grenouilles de bénitiers semblent oublier que mes enfants, à la différence de leur père, ne sont pas des bâtards. Et qu'en raison de leurs mauvaises langues, ce lieu n'a plus de saint que le nom.

Du regard, je cherche ma mère : elle a rejoint le club de groupies qui suivent à l'odeur la robe du curé. Et va-y que ça fait des courbettes... C'est à celle qui parviendra à faire la révérence le plus bas. Cette mère qui tenait tant à ma présence ce soir ne me voit même plus, certaine d'avoir racheté mon âme en vendant mon corps à l'Église.

Lasse de toute cette hypocrisie, j'attrape la main du petit roi mage qui s'agrippe à ma jupe en bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Puis j'emmitoufle dans une couverture supplémentaire l'enfant Jésus qui tremble de toutes parts et m'enfonce dans le village, telle Orphée quittant les Enfers. A ceci près que je suis sûre de n'y abandonner mon Eurydice. Pourtant, histoire de me rappeler que cette nuit de l'année a quelque chose de mythique, je ne peux m'empêcher de me retourner une dernière fois en jetant un regard blasé vers l'imposante bâtisse de Notre-Dame. Contre toute attente, cette impulsion mythologique me permet de

découvrir, tapi dans l'ombre, sur une des marches de l'antique sentier pastoral.

L'homme ne me voit pas, tout occupé qu'il est à contempler le ciel. Comme happée par la plénitude qui émane de sa personne, je me mets à limiter. Le tableau est singulier : en ce soir de Noël, dans l'ombre de Notre-Dame et loin des sourires hypocrites et des prières feintes, Marie l'impie, le petit roi mage fatigué, l'enfant Jésus grelottant et Étienne, le menuisier du village, contemplent l'infinie voie lactée. Durant de longues minutes. Minutes de bonheur intense pendant lesquelles aucun d'entre eux, ayant désormais perçu la présence de l'autre, n'ose rompre ce silence sacré.

*Qu'advint-il de cette scène, écrite à l'encre céleste et tiré en quatre exemplaires, à R***, le 24 décembre 2000 ? Et bien, croyez-le ou non, c'est en levant les yeux et en contemplant ce ciel étoilé d'une pureté extrême, que je fis la plus belle rencontre de toute ma vie... Justine Lalo*